

A CEUX QUI SE BATTENT

Chers enfants de la France,

Je viens, pour obéir au ministre de la Guerre, vous donner de nos nouvelles.

A l'heure même où vous partiez, toutes nos discordes se sont apaisées; nous ne sommes plus qu'une grande famille, de qui la jeunesse est partie pour aller défendre à la frontière le patrimoine sacré légué par nos ancêtres.

Des adversaires d'hier, qui souvent échangeaient de mortelles injures, s'efforcent ensemble d'assurer les moyens de vivre aux familles de ceux qui offrent leur sang à la patrie.

Vous aurez peut-être peine à croire que des royalistes, des bonapartistes, des républicains modérés, des radicaux, des socialistes, des révolutionnaires, et M^{gr} l'archevêque de Paris, et le grand rabbin, et des protestants, et des libres penseurs, s'accordent fraternellement. Cela est cependant, et je le vois tous les jours.

Voilà donc de bonnes nouvelles, et vous voyez que nous nous portons bien.

Toutes nos pensées vont vers vous tous. Sans doute, chacun de nous pense de préférence aux siens : il les cherche dans votre grande foule. C'est de tel front chéri qu'une mère, une sœur, une femme, une fiancée voudrait en ces jours torrides essuyer la sueur. Mais notre amour vous embrasse tous, chers enfants de la France. Tous ensemble vous êtes notre enfant.

Savez-vous que c'est la première fois que toute la jeunesse de la France est assemblée sous les drapeaux, et que toute la nation est de cœur avec son armée, la première fois dans notre histoire si longue?

C'est que jamais nous ne vécûmes une heure plus grave que celle-ci.

Le peuple d'Allemagne est perverti par un colossal orgueil. Il exalte sa force comme une vertu divine; il en menace le monde entier, la France surtout, qu'il déteste, sentant bien que point par point l'âme française s'oppose à l'âme allemande. Des voix allemandes insultent chaque jour notre France, criant qu'elle est déchue, moribonde dans la pourriture, et que le moment est venu de l'achever.

Il est donc parti en guerre, le colosse d'Allemagne. Ce peuple, qui se dit civilisé par excellence, apporte à la guerre des mœurs de Peaux-Rouges. Mais il n'a pas le flair des sauvages. Il semble n'avoir rien prévu : comme un homme

ivre, il se heurte à des obstacles à droite et à gauche, il s'étonne et il crie sa colère.

Le premier grand obstacle a été la Belgique. Gloire à ce peuple et à son roi ! Ils viennent de prouver que la force d'une âme de peuple ne se mesure pas à l'étendue d'un territoire. Ils ont frappé du poing le visage du colosse, qui s'est arrêté étourdi.

A vous maintenant, chers enfants de la France ! Le signal va être donné. Nous vous sentons recueillis, impatients, héroïques ; mais quelle œuvre grande et glorieuse : faire rentrer dans ces gorges rauques insultes et mensonges, faire claquer au vent nos nobles et claires couleurs sur notre rive du Rhin, de Huningue à Strasbourg, reprendre notre Lorraine avec notre Alsace, et puis, par la victoire du droit, sauver l'humanité !

La lutte sera rude. Des heures seront pénibles, inquiétantes même peut-être, mais la finale victoire est certaine et suivie d'un beau lendemain.

Après cette guerre, comme après un orage, l'atmosphère se rafraîchira ; les poitrines humaines respireront librement. Nous ne serons plus obligés de nous demander chaque année : « A quand la guerre ? » Ou bien : « Quel traquenard nous ménagent-ils, ces perfides ? »

Nous ne nous préoccupons plus des hoche-

ments d'un casque impérial irrité. On ne nous parlera plus de sabre aiguisé, de poudre sèche, et le tapage des anniversaires chômera.

Vraiment, il y a trop longtemps, comme je l'ai souvent entendu dire ces jours-ci dans nos rues, que « ces gens embêtent le monde ». Leur ôter la possibilité d'embêter le monde, c'est votre tâche ; après que vous l'aurez accomplie, la patrie vous bénira et l'humanité vous acclamera, chers soldats de la France !

Ernest LAVISSE,

de l'Académie française.